

Séminaire 2006-2007 « Tout sur l'hystérie »
 10^e séance du 06 juin 2007
Le père passe..., un maître manque.

Mais... : « Où sont-elles passées, les hystériques de jadis, des femmes merveilleuses : les Anna O., les Emmy von N. ? Elles jouaient non seulement un certain rôle, un rôle social certain [...].

Qu'est-ce qui remplace aujourd'hui ces symptômes hystériques d'autrefois ? »¹

Ainsi nous interrogeons-nous en ce départ du séminaire de cette année.

Mais, que veut-elle, enfin, cette hystérique qui souffre de « réminiscences », dicit Freud, vivant support de l'hystérie qui travaille autant qu'elle traverse les siècles ?

« Ce que l'hystérique veut [...], c'est un maître. C'est tout à fait clair. C'est même au point qu'il faut se poser la question si ce n'est pas de là qu'est partie l'invention du maître. [...]

Elle veut un maître. [...] Elle veut que l'autre soit un maître, qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne et il ne gouverne pas.

C'est de là que Freud est parti. Elle, c'est l'hystérique, mais ce n'est pas forcément spécifié à un sexe. »²

Nous aurons alors arpenté *le champ historique de l'hystérie*, de vingt siècles avant Jésus-Christ à vingt siècles après, jusqu'à nous, en somme, aujourd'hui. Démarrant du « *papyrus Kahun* » de l'Égypte ancienne, continuant avec l'antiquité grecque, *Hippocrate*, le *Corpus hippocratique*, Platon, puis romaine jusqu'à *Claude Galien*. Vint ensuite le Moyen-Âge, *saint Augustin* et la *régression endiablée* du *Malleus Maleficarum* (Le marteau des Sorcières). La Renaissance et avec elle le *retour à l'Antiquité* et *l'hystérie comme « maladie »*. Le XVII^e et le XVIII^e siècles, ensuite, avec le début des théories modernes de la médecine à propos de ladite hystérie : le courant organiciste de Grande-Bretagne avec Jorden, Burton et surtout *William Cullen* (l'introducteur du mot « névrose » dès 1759), en France avec Charles Lepois. Le courant psychique représenté en Grande-Bretagne par *Sydenham*, en France par *Philippe Pinel*, puis *Esquirol* et le « traitement moral ». Mais aussi cette troisième voie que représentent Braid en Grande-Bretagne (qui forge le mot « hypnotisme »), Anton Mesmer en France et ses « cures magnétiques » dans des baquets qui portent son nom, et puis la formidable avancée de *Jean-Martin Charcot*, ici, à *la Salpêtrière*, où Freud est son « élève » lors de l'hiver 1885-1886, et où il assiste, ébloui, fasciné, à ses présentations de malades lors des fameuses *Leçons du mardi* du maître, sur fond d'*hypnotisme* qu'il ira parfaire chez *Hyppolyte Berheim* à Nancy.

Freud, enfin, que nous avons longuement arpenté également, premier véritable théoricien et praticien moderne de l'hystérie, osant passer de la *méthode cathartique* et de l'*abréaction*, partagées avec Josef Breuer, à l'abandon de ce qu'il appelle sa « *neurotica* » (sa théorie de la séduction), pour privilégier ainsi fondamentalement le *fantasme*, où il peut dorénavant y lire la *vérité du désir du sujet* et inventer alors cette science nouvelle nommée depuis : *la psychanalyse*.

¹ Jacques Lacan, à Bruxelles, le 26 février 1977, *Bulletin de l'Association freudienne de Belgique*.

² Jacques lacan, Séminaire 1969-1970, *L'envers de la psychanalyse*, Livre XVII, Paris, Seuil, 1991, p.150

Nous avons vu ensuite comment **Lacan** reprend l'avancée freudienne sur l'hystérie en scellant celle-ci, l'hystérie, en tant que *structure psychique*, et structure psychique humaine de base. Mais Lacan ira plus loin que Freud en faisant de *l'hystérie un discours* prenant place dans sa *théorie des quatre discours : du maître, de l'universitaire, de l'hystérique* précisément, permettant d'en dégager un quatrième, nouveau venu dans l'histoire, le *discours du psychanalyste*. Lacan fondera, à ce moment là sa propre théorie du discours, différente des autres structuralistes de l'époque, différente spécialement de celle de Michel Foucault, entre autres, distinguant, lui, Lacan, parole (du sujet) et discours (comme structure, lien social et position du sujet) – allant jusqu'à parler, une fois, avant l'heure de sa gloire d'aujourd'hui, précurseur de ce qui nous tombe dessus maintenant, d'un cinquième discours, le « *discours du capitaliste* »... Lacan précurseur, Lacan visionnaire !

Et puis il y aura eu la double intervention, très importante pour comprendre les rapports de l'hystérie, du féminin, de l'amour et de la perversion, de **Bernard Roland** et de son étude concernant la reprise, chez Lacan, tout au long de son œuvre, de l'aventure de *l'amour courtois*.

Si je reprends, ici, avec vous, ce soir, pour finir – bien que l'on n'en ait jamais fini avec l'hystérie, - le croire c'est s'exposer à ce qu'elle vous le rappelle... ! – Si je reprends ce soir cette *distinction entre le père et le maître*, c'est bien parce que cela reste assez confus dans l'esprit de chacun, souvent, à écouter le discours courant des « psys », ici ou là...

C'est précisément *l'écriture lacanienne des quatre discours* qui nous permet de renouveler cette approche du père et du maître dans leurs rapports respectifs. Mais déjà Lacan, dès 1953, dans sa conférence « Le mythe individuel du névrosé » a pointé la tension qu'il existe au sein de l'expérience analytique entre une *image du père* déjà bien dégradée depuis la fin du XIX^e siècle et l'incidence de *l'image d'un maître* qui a décliné fortement elle aussi. Pourtant un père, le *père tout-puissant* du droit romain, le *pater familias*, jusqu'à la Révolution française et même après avec le Code napoléon, ce n'était pas rien ! Oui, mais, régulièrement depuis l'Antiquité, concernant le maître, sa figure décline, à partir du modèle même du *maître absolu, de la Grèce à Rome*, comme dans une chute progressive dans notre aire culturelle, parallèle à celle de la figure du père.

Qu'est-ce qui les remplace, ces deux figures ? A la jonction des XIX^e et XX^e siècles, avec le décollage économique de l'industrie moderne, n'est-ce pas la figure du *patron* qui monte en puissance ? Figure savoureuse qui, grâce au génie de la langue conjoint dans ce terme de « patron » la référence au maître ET au père, avec l'étymologie commune du pater. Pater : père et maître. Est-ce pour cela qu'il (le « patron ») peut tout se père-mettre... ?

Il faut reprendre ici deux écritures de Lacan : celle de la *métaphore paternelle* et celle du *discours du maître*. En rapprochant ces deux écritures, cela permet de dégager des distinctions.

Le père : il se distingue *du maître*, car c'est lui qui supporte *la question sexuelle* et, plus précisément encore, la question du *phallus*. Que dit cette écriture de la métaphore paternelle ? Elle dit *qu'au terme de l'opération de substitution signifiante, le père est doté*

d'une nouvelle signification : c'est la signification phallique, ou si vous préférez le dire comme cela, du phallus comme signification.

Un écueil principal pour ce père : un recours qui élimine ce père dans sa dimension de signification phallique et qui ne tient compte que de l'argument d'autorité (un père exclusivement autoritaire qui fait la loi, un père législateur) et vous avez une prédisposition tout à fait nette à *la folie*, c'est précisément le père (du cas) de Schreber !

Une remarque pour le maître : il n'est *pas spécifié sexuellement*, un homme mais une femme tout aussi bien, peut être un maître. Une maîtresse,... c'est autre chose ! Et *les discours ne sont pas non plus sexualisés*. Le discours du maître, ou celui du capitaliste, version moderne du maître, pas plus.

On se souviendra ici de l'exemple donné par Lacan dans son séminaire sur le *Transfert* du maître au féminin qu'est Sygne de Coufontaine, l'héroïne de la trilogie claudélienne.

Le maître, à suivre le quadripode lacanien, tire son efficace du *pur registre du symbolique* du fait même qu'il ne se soutient que d'un signifiant appelé par Lacan, « *signifiant-maître* », lequel représente le sujet pour un autre signifiant (pas pour un autre sujet).

A ce titre, différent, *le père*, lui, n'est pas positionné comme un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant. C'est radicalement différent pour le père : pour celui-ci ; il s'agit d'une *opération de nomination*, laquelle *noue* plusieurs dimensions que sont le *symbolique, l'imaginaire et le réel*. Telle est, je dirais, *l'hérésie (l'RSI) du père face au maître*.

Ainsi le père et le maître appartiennent bien à deux champs différents. Pourtant cela, chose curieuse, ne les empêche pas d'avoir, sinon un lieu commun, à tout le moins *un lieu où ils se croisent*. Quel est ce lieu de croisement ? Ce lieu, c'est ce que l'on appelle la question du *Un*.

Quel *Un* ?

L'*au moins un* qu'incarne le père.

Le *un* indexé au signifiant maître, S1.

Lacan montre qu'il ne s'agit pas là de deux sortes de *Un*, mais de ce que l'on appelle, avec Lacan, une *bifidité de l'Un*, laquelle ne fût pas mieux résumée par Lacan, que par sa formule « *Y'a d'l'Un* », qui émerge en 1972.

La formule lacanienne « *Y'a d'l'Un* », est une formule qui a cet avantage de maintenir une certaine *équivoque sur le Un*, à la fois comme *signifiant* (qui participe donc du *langage*), mais aussi comme *nombre* (qui participe donc du *calcul*).

Lacan dira lui-même le 26 juin 1973, à la dernière séance du séminaire *Encore* : « Le *Un* incarné dans la langue reste indécis entre phonème, mot, phrase, voire toute la pensée »³

Il avait précisé la séance précédente : « L'*Un* engendre la science. Non pas au sens de la mesure. Ce n'est pas ce qui se mesure dans la science, contrairement à ce qu'on croit, qui est l'important. Ce qui distingue la science moderne de la science antique, laquelle se fonde de la réciprocité entre le *voûς* et le monde, entre ce qui pense et ce qui est pensé, c'est justement la fonction de l'*Un*. De l'*Un*, en tant qu'il n'est là, pouvons-nous supposer, que pour représenter la solitude - le fait que l'*Un* ne se noue véritablement avec rien de ce qui semble à l'Autre sexuel. Tout au contraire de la chaîne, dont les *Uns* sont tous faits de la même façon, de n'être rien d'autre que de l'*Un*.

³ Jacques Lacan, *Encore*, séance du 26 juin 1973, Seuil, 1975, p.131.

Quand j'ai dit - Y a d'l'Un, quand j'ai insisté, quand j'ai vraiment piétiné ça comme un éléphant pendant toute l'année dernière, vous voyez ce à quoi je vous introduisais.

Comment situer dès lors la fonction de l'Autre ? Comment, si, jusqu'à un certain point, c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre - comme je l'ai dit déjà, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu - c'est l'Un-en-moins.

C'est pour ça que, dans tout rapport de l'homme avec une femme - celle qui est en cause -, c'est sous l'angle de l'Une-en-moins qu'elle doit être prise. »⁴

La *métaphore* qui s'y lie, à cet Un, c'est bien sûr le *nœud borroméen*. Vous savez que les anneaux ne sont pas enchaînés deux à deux, mais qu'au contraire, il faut *trois Uns* pour qu'un nœud borroméen se réalise. A l'inverse, quand il se défait les trois anneaux sont libres en même temps, le Un du nœud n'est plus, bien qu'ils redeviennent Un chacun. Néanmoins, le Un reste immergé dans *la mathématique* : il n'a pas d'autre *existence* que mathématique, ce qu'a déjà fait remarquer Lacan dans la séance du 17 mai 1972 du séminaire précédent... *Ou pire*.

C'est donc précisément en cette année 1972 que Lacan pose ce mathème, en énonçant *Y'a d'l'Un*, et qu'il définit une « *bifidité de l'Un* ». Il existe encore pour la communauté lacanienne une certaine difficulté à bien comprendre ce que Lacan avance à ce moment-là, car les développements de sa thèse se situent dans les séances d'avril et mai 1972 du séminaire de 1971-1972 ... *Ou pire* et du séminaire *Le savoir du psychanalyste*, tenu en alternance à Sainte-Anne, séminaires tous deux bien malheureusement non encore établis.

On dit que Lacan ne renouvelle alors rien de moins que la dialectique platonicienne dans le commentaire très serré qu'il fait du triangle de Pascal et des nombres transfinis de Cantor.

Lacan fait cette remarque que *l'individuation du corps* n'est pas de nature à expliquer *l'idée de l'Un*. Après tout, Bouddha peut avoir plusieurs corps. Néanmoins il reconnaît que le corps, c'est ce qui fondamentalement sert de *support* à ce qu'on appellera une *imagination de l'Un*. Ceci d'emblée crée comme une sorte de *continuum entre l'imaginaire et le réel de l'Un*, ce que Lacan nous explicite dans la séance du 18 novembre 1975 de son séminaire *Le sinthome*.

Lacan s'appuie également sur sa propre lecture du *Parménide* de Platon. Il y montre que Platon, avant Aristote donc, a déjà commencé à *dissocier* ce qui l'en est de *l'être* de ce qu'il en est de *l'Un*. Car c'est à partir du moment où l'on peut *récusar l'identité de l'être et du Un* que peut naître la notion d'*existence* en tant que telle. Et celle-ci va tourner autour du *Un*,...qui, justement, n'a *pas d'être*. Et l'on pourra énoncer qu'*il n'y a d'existence que sur fond d'inexistence*. Il faut dire précisément que *l'Un existe à n'être pas*.

Enfin, Lacan développe également une *approche mathématique du Un*, ce qui l'amène à se séparer partiellement du logicien Frege. Rappelons que chez ce dernier, 0 est le cardinal qui appartient au concept « identique à 0 mais non identique à 0 » dans lequel aucun objet n'est subsumé, ceci étant démontré dans son ouvrage *Les fondements de l'arithmétique* qui date de 1884.⁵

⁴ J.Lacan, *Encore*, séance du 22 mai 1973, *Idem*, p.116.

⁵ G.Frege, *Les fondements de l'arithmétique* (1884), Paris, Le Seuil, 1969, p.203.

Petit développement : - Dans la suite naturelle des nombres, le nombre qui appartient au concept « identique à 0 » suit immédiatement 0. Si on pose par définition que 1 est le nombre cardinal qui appartient au concept « identique à 0 », 1 est dit suivre immédiatement 0 dans la suite naturelle des nombres. Ça c'est du Gottlob Frege, et son calcul axiomatique en arithmétique.

Le 19 janvier 1972, Lacan accepte la définition frégréenne du 1 comme « *signifiant de l'inexistence* », mais dès le 15 mars suivant il va considérer qu'il y a chez Frege ce qu'il appelle une « *insuffisance* ». En quoi ? En ceci, notamment, que le 1 est posé chez Frege comme « suivant » immédiatement 0.

C'est alors que Lacan va s'aider de *la théorie des ensembles* pour inventer, à cet endroit précis, le terme d'*unien*. Avec ce terme d'unien, il qualifie une genèse du 1, en somme du *Y'a d'l'Un*, qui ne l'inscrive pas dans la succession du 0, mais qui l'inscrit comme un *surgissement du vide*, c'est-à-dire de *l'ensemble vide*.

Ainsi l'on apprend le 15 mars 1972 que le *Y'a d'l'Un* comporte une *bifidité de l'Un*. Ce qui ne veut nullement dire que le Un est double, mais, précisément, qu'il y a une *division de l'Un*, ce que désigne le terme de *bifidité*, issu du latin *bi-fidus*, du verbe *findere* qui signifie fendre, diviser. Et il est divisé alors, pour Lacan entre *l'un unaire et l'un unien*. Mais il faut considérer, *a contrario*, également, *le un du tout*, de *l'union*, qui justement s'oppose au un bifide, c'est-à-dire divisé. On a donc trois « Un », en somme.

Ceci est concrètement psychanalytique, je vous l'exemplifie tout de suite : - L'*unaire*, c'est le trait dont va se soutenir l'*idéal du moi*. C'est celui qui se répète dans la *répétition* de la *quête éperdue de l'objet perdu*. Car le un unaire, c'est le un qui connote *la différence*, celle qui apparaît à l'état pur. Le un unaire c'est le *nombre*, celui qui désigne *la multiplicité* en tant que telle. C'est encore *la différence qualitative* entre une série d'entailles qui souligne néanmoins *la mêmeté signifiante*, alors que *la mêmeté qualitative* peut encore souligner *la différence*.

- L'*unien* désigne, lui, le mode au moyen duquel cet unaire, qui est comptable on l'a dit, se *relie au vide*. L'unien sert ainsi à fonder *la fonction d'exception du père, c'est-à-dire l'au-moins un qui fait exception à la castration*.

- Lacan a déjà relié les *chiffres*, les *nombres* et le *savoir*, savoir *sur la jouissance*, lorsque dans la séance du 22 janvier 1969 de son séminaire *D'un Autre à l'autre* il dit qu'une mesure de la jouissance « est déjà là, de façon très étrange, dans les chiffres. » Il s'agit alors de la division harmonique. Il dira aussi dans la séance du 3 février 1972 du séminaire *Le savoir du psychanalyste* : « *Ce sont les nombres qui savent.* »

Lacan avance que, comme pour la division harmonique, il existe un savoir déjà-là dans les nombres,...lesquels ? Ceux que *le triangle de Pascal* ordonne et qui sont repris dans *la théorie des ensembles* (ensembles des parties de l'ensemble). Quel savoir ? *Un savoir du déjà-là du vide de l'un*.

Le 19 avril 1972, il énonce : « L'un commence au niveau où il y en a *un qui manque*. L'ensemble vide est donc proprement légitimé de ceci qu'il est la porte dont le franchissement constitue la naissance de l'un. »

Vous savez que l'ensemble vide est noté : \emptyset . Mais pris comme élément dans l'ensemble, on le note : $\{\emptyset\}$, il s'agit alors de l'ensemble à un élément, il est noté 1.

Je ne reprendrai pas ici, ce soir, la complète démonstration lacanienne du triangle de Pascal qu'il *supplémente*. Seulement les éléments principaux pour comprendre l'avancée lacanienne.

Lacan dit : « Le un commence de son manque ». Cela s'illustre de la fameuse manipulation dite du maître d'hôtel qui dispose des couteaux en face des fourchettes. L'un apparaît à partir du moment où d'un côté il y en a, précisément, *Un...qui manque*.

Lacan, le 4 mai 1972 : « Le fondement de l'Un de ce fait-là s'avère être proprement constitué de la place d'un...manque. » Il a un nom pour cela, il l'appelle la « *nade* », ce qui évoque, bien sûr, à la fois, la monade leibnizienne et le *nada*, qui signifie rien en espagnol.

Y'a d'Un signifie ainsi que l'un *unaire*, qui est *principe de la répétition*, est *fendu d'un manque*, c'est-à-dire d'un *ensemble vide*.

Selon Lacan, ce qui permet de théoriser la théorie des ensembles se trouve déjà à l'œuvre dans le triangle de Pascal. Par une monstration ou dé-monstration dont il a toujours le secret, il procède à une sorte de transposition de la théorie des ensembles à la théorie des nombres transfinis de Cantor.

Nous retiendrons de Lacan, à cet endroit, l'enjeu de son insistance sur la bifidité de l'Un qui consiste à marquer par là *l'inaccessibilité mathématique du 2 à partir du 1*.

Car, notons-le encore, cette inaccessibilité traduirait, selon lui, *un savoir dans les nombres*, en l'occurrence celui correspondant à sa fameuse formule *il n'y a pas de rapport sexuel*. Ce qui ne veut rien dire d'autre qu'il y a impossibilité à écrire le 2 d'un rapport entre 2 ensembles sexués, dits hommes et femmes.

Cette inaccessibilité du 2, radicale pour Lacan, se manifeste à ses yeux autant dans l'ordre du *fini* des nombres entiers que de *l'infini des transfinis* du mathématicien Cantor. Il dit : « Car ce qui se profère du dire de Cantor, c'est que la suite des nombres ne représente rien d'autre dans le transfini que l'inaccessibilité qui commence au deux, par quoi d'eux se constitue l'énumération à l'infini. »⁶

Les nombres, on peut les *numérer* (énoncer leur numération, 1, 2, 3). Il peut aussi s'agir de les *construire*. Et Lacan, en ce 10 mai 1972, justifie l'inaccessibilité du 2 pour le fini et l'infini. Il reprend, en ce sens, une remarque déjà énoncée par Gödel.

Il y a inaccessibilité du 2 dicit Lacan. Mais *qu'est-ce que l'accessibilité d'un nombre ?* C'est la *somme* (on dit plus savamment *l'exponentiation*) de nombres plus petits que lui. Pour le fini, on a affaire à une sorte de *saut* entre le 1 et la suite des nombres 2, 3, 4,...car si $3=2+1$, $4=3+1$, 2, lui ne s'engendre pas au moyen de deux nombres plus petits que lui, soit 1 et 0. Mais, $2=1+1$ comme chacun a pu s'en apercevoir... Oui, certes, mais l'on a affaire ici à *la réitération du même nombre*, ce qui ne sera plus le cas après 2. Or, la réitération du 1, c'est une réitération du 0, comme il se démontre, Lacan l'a montré, lui, dans la construction du triangle de Pascal, où chaque nombre est la somme des deux qui précèdent selon le sens des flèches dans le triangle pascalien. Le $2=1+1$ et le $1=1+0$.

Mais le premier 1 d'où vient-il ? Eh bien de *rien, nada*, dit Lacan, justement. *De l'ensemble vide* énonce la théorie des ensembles. *Le premier 1 est donc la marque d'un manque*. Lacan réécrira le triangle de Pascal avec une ligne supplémentaire de 0 et 0-1 au début, car le premier 1 suppose ainsi $1+0$ et l'autre 1, un 0 en même temps.

La démonstration pour le transfini est un peu plus complexe mathématiquement parlant, et je m'en dispenserai devant vous ce soir, mais sachez que *l'inaccessibilité du 2 se*

⁶ J.Lacan, *L'étourdit* [1972], Scilicet 4, Paris, Le Seuil, 1973, p.34.

répète ici aussi selon Lacan, qui peut aussi s'appuyer sur les travaux du mathématicien Cohen, lequel a montré que l'hypothèse du continu avancée par Cantor était indécidable à démontrer.

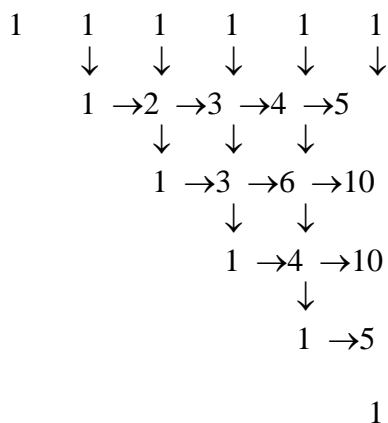
Ce qui nous importe le plus ici, c'est *la conclusion de l'avancée lacanienne dans ce domaine du logico-mathématique concernant le 1, le 2 et le 3, nombres accessibles ou inaccessible sur lesquels se construit fondamentalement le monde de l'humain, monde du sexuel, de l'énigme du sexuel* comme vous le savez, et ce depuis la naissance freudienne de cette discipline, de cette science, de ce discours (logos), qu'est la psychanalyse.

La conclusion lacanienne est celle-ci : - *l'énoncé Y'a d'Un est corrélatif de celui-ci : Y'en a pas deux...Pas deux quoi ? pas deux sexes*. C'est-à-dire corrélatif du dernier *réel* que Jacques Lacan ait rencontré dans la psychanalyse, celui qu'il martèle de sa célèbre formule *il n'y a pas de rapport sexuel* !

...Et, en fin de compte, mesdames et messieurs, vous aurez compris, saisi, avec effroi, j'espère, que, *in fine*, ce dont souffre l'hystérique, c'est bien radicalement de cela : - qu'il n'y a *pas de rapport sexuel* possible inscriptible entre l'homme et la femme et, plus généralement entre deux humains, entre les deux ensembles désignés des hommes et des femmes, que le DEUX, c'est précisément ce qui, humainement parlant, reste inaccessible quelque effort que l'on fasse pour y atteindre et que toute la culture et bon nombre de religions, à commencer par la chrétienne, passent leur temps à prêcher le contraire, faisant espérer que le deux est possible, atteignable, par l'amour de Dieu, ou de la loi : Français encore un effort pour être républicains... La Religion, comme l'Etat, *ne supporte pas le Un et craint le trois*. Seul le *deux*, impossible pourtant, leur sied. Un deux qu'ils veulent en plus voir faire...Un ! Un *couple*.

Comme l'Etat, comme toute religion, *l'hystérique souffre de réminiscences du couple*. Comme l'Etat, comme la Religion, l'hystérique reste *insatisfaite* de ne pas vouloir rencontrer et admettre *l'inaccessibilité du DEUX*. *Admettre l'impossible*, , admettre, en un mot, *le Réel sexuel* de l'humain. Admettre, enfin, la *castration*.

Je vous remercie.



triangle de Pascal

Lacan réécrit avec une ligne de 0 et 0-1 au début :

0	1	0	0	0	0	0
	0	1	1	1	1	1
		0	1	2	3	4
			0	1	3	6
				0	1	4

15 janvier 1958, écriture de **la métaphore paternelle** : « le père est une métaphore »
 (Séminaire « Les formations de l'inconscient », Le Seuil, p.174).

Nom-du-Père Désir de la mère → Nom-du-Père (A)

Désir de la mère Signifié au sujet

Phallus